

Le pénitent du château abandonné.

CADIC, Contes et légendes de Bretagne, IV, 77

Une pauvre veuve, dont le bon Dieu avait trouvé un peu prématurément le mari mûr pour l'autre monde, était restée seule ici bas avec trois fils. Il n'était en Bretagne de gars plus vaillants.

L'aîné venait d'atteindre sa vingt et unième année; il dut partir au régiment. C'était pour un congé de sept ans. Sept ans au service du roi forment un temps bien long, mais dont on finit par voir le terme. Un jour le jeune soldat se proclama fièrement de la classe lui aussi. Or comme il se disposait à quitter la caserne et à regagner son village, voici que son cadet se présenta devant lui :

« Frère, murmura le conscrit, mon tour est arrivé de servir, mais je t'en prie, ne m'abandonne pas. La vie est si triste dans le métier militaire pour le soldat breton.

- Soit, répliqua-t-il, on ne prétendra pas que j'ai laissé mon cadet se débrouiller seul parmi les exercices et les corvées; je reste. » Et il recommença un nouveau congé de sept ans.

Au bout de ces sept années, survint le troisième frère: « Je suis sûr, s'écria-t-il, que mes deux aînés ont trop de cœur pour laisser leur *Gourig* (« *Gourig*, le dernier né de la nichée. ») se débrouiller seul ici. »

- C'est pourtant vrai, répondirent ces derniers. Nous commettrions une lâcheté. Eh bien! nous l'attendrons. » Et là-dessus ils reprirent du service ..

Sept années s'écoulèrent encore. Un beau jour les trois soldats reçurent leur feuille de libération et, plus heureux que des rois, tout fiers de leurs épaulettes rouges, de leurs boutons dorés, de leur ceinturon brillant, dirigèrent leurs pas

vers la Bretagne. Ils marchaient bras dessus bras dessous, entraînés par une chanson à couplets sans fin, le long d'une route solitaire qui courait par les halliers, lorsqu'ils aperçurent, à l'issue d'une clairière, un manoir d'aspect délabré dont les tours surgissaient ainsi que des fantômes, dans la lumière indécise du crépuscule.

« Voilà, en vérité, une heureuse rencontre, s'écria l'aîné, une place, même à l'écurie, dans ce château vaudra mieux, pour dormir la nuit, que le meilleur tapis de mousse sous la futaie. »

Il dit, et, saisissant le battant, il heurta la porte à coups redoublés. Un bruit sourd et prolongé, bruit de gémissements d'âme en peine, se répercuta à travers les corridors et la porte s'ouvrit instantanément, sous l'action d'un ressort invisible.

Les voyageurs entrèrent, parcoururent les couloirs et l'office, les salons et les chambres à coucher, admirèrent les tentures qui ornaient les murailles, les mets appétissants qui garnissaient les tables, comme si on les avait attendus, mais n'aperçurent pas un être vivant.

« C'est donc la maison des morts ici ! s'exclamèrent-ils.

Après tout, s'il faut en croire nos yeux, on ne doit pas y être plus mal qu'ailleurs, au contraire; restons-y. » Et sans plus de façon ils se mirent à manger, goûtant à chaque chose avec d'autant plus de gourmandise que l'ordinaire du régiment, le rata et le pain de munition ne les avaient pas habitués aux mets variés.

Quand ils eurent fini : « Tout de même, observa l'aîné, il se passe ici quelque fait étrange. Je suis d'avis que l'un de nous monte la garde, tandis que les autres dormiront.

- C'est aussi notre avis », ripostèrent ses deux frères.

L'aîné se proposa pour veiller la première nuit. Il alla s'installer à la porte du grand salon, une hache d'armes détachée d'une panoplie entre les mains, l'œil et

l'oreille au guet. La lune qui se jouait parmi les nuages lui envoyait ses pâles rayons à travers les carreaux disjoints de la fenêtre et donnait aux objets des apparences fantastiques.

Le lieu prêtait aux évocations sinistres, et le factionnaire laissait errer son esprit sur des pensées peu rassurantes. Soudain, comme minuit sonnait à l'horloge du château, il lui sembla voir, dans le couloir, une ombre qui se détachait de la muraille. Il fit trois pas en avant. Il ne s'était pas trompé. Un petit homme était là, de riches vêtements de seigneur sur les épaules, mais le visage si maigre qu'on l'eût dit condamné à un carême éternel.

« Qui vive? cria le soldat, en relevant sa hache.

- Ami! répondit une voix triste et caverneuse, une voix de trépassé. On ne passe pas !

- Si fait, jeune homme, il faut que je passe, car j'ai à remplir une mission ici qui ne souffre pas de retard. La permission que tu m'accorderas aura d'ailleurs sa récompense. Voilà une bourse. Il n'y manque jamais trois cents écus. Je te les donne.

- Donnez et entrez! » répliqua le militaire. Un bruit infernal qui se produisit à l'instant suivit ce colloque. À peine le revenant était-il dans le salon que tous les objets s'y mirent en mouvement. On eût dit qu'une armée de démons y dansait une sarabande et lançait les meubles les uns contre les autres. Et cela dura sans arrêt plusieurs heures, jusqu'au moment où le coq jeta son premier appel matinal. Revenant et démons disparurent alors et les objets reprirent leur immobilité.

Cependant du récit de la bonne fortune qui venait d'arriver à son frère, le cadet se sentit pris de convoitise : « A mon tour de veiller ce soir, déclarait-il, je veux savoir si le petit homme sera aussi généreux à mon égard. »

Son espoir ne fut pas déçu. À minuit le petit homme se présentait. « Laisse-moi entrer, dit-il, et prends cette nappe. Il te suffira de lui commander : « Nappe, déplie-toi ! » pour qu'elle se couvre aussitôt des mets les plus abondants et les plus recherchés.

- Je vous suis bien obligé, répliqua le soldat; entrez ! »

Et de nouveau le vacarme effroyable de la veille se produisit, et il continua jusqu'à l'aube matinale.

Le troisième soir, à la porte du salon, le plus jeune des frères était de faction. Lui aussi, il comptait avec raison sur les libéralités du revenant. Ce dernier, en effet, lui apportait un manteau :

« Accepte-le, dit-il; quand tu t'assoiras sur lui, tu seras transporté où tu le désireras. Je ne te demande en échange que la faveur de passer pour faire ce que j'ai fait précédemment.

- Passez ! » acquiesça le militaire, qui en même temps se promettait à part lui de découvrir le fin mot de l'énigme.

Lorsque, avec le jour naissant, le petit homme voulut quitter le salon, il lui barra hardiment la porte : « Vous m'expliquerez, s'écria-t-il, pourquoi vous entrez ici chaque soir, ou vous ne sortirez pas.

- Qu'à cela ne tienne, répondit simplement le mystérieux visiteur. C'est qu'il s'est commis en ce lieu un crime affreux. Une femme de ce château, mit au monde un enfant qu'elle tua et qu'elle enterra sous ce parquet. Il y a de cela bien des années et depuis ce temps je suis obligé de revenir pleurer le péché de cette femme qui était ma fille, à l'endroit où il a été commis, jusqu'au jour où le corps reposera en terre sainte. Depuis ce temps aussi le château est hanté par les démons et ce sont eux qui provoquent ce vacarme, pour m'empêcher de prier.

- S'il en est ainsi, déclara le jeune homme, vous êtes au terme de votre pénitence. Demain le corps de l'enfant reposera en terre sainte. Comptez sur les trois frères. »

Le lendemain, en effet, ceux-ci s'empressaient de creuser une tombe dans un cimetière voisin; ils y déposaient le corps de la petite victime et, tout heureux de leur bonne action, ils reprenaient le chemin de Bretagne.

« Je ne sais pas si vous pensez comme moi, observa au bout d'un moment le plus jeune, mais cette route me paraît sans fin et j'ai bien hâte d'être auprès de la vieille mère. Si nous essayions la vertu du manteau du revenant ? »

Il dit, et tous s'assirent sur le manteau. Or, en cinq minutes, ils étaient transportés dans leur village.

Il serait difficile de décrire la joie de la pauvre veuve à la vue de ses fils. Afin de fêter dignement leur retour, elle s'en fût au charnier choisir le morceau de lard le plus appétissant et à la huche prendre ce qui lui restait de pain blanc.

« Mère, à quoi bon ces apprêts, s'écria le cadet, j'ai meilleur festin à notre disposition ... Nappe, déploie-toi ! » Et la nappe de se déplier, de se couvrir de viandes exquis, de venaisons et de vins capiteux, si bien que jamais au village on ne mangea de repas plus copieux et plus recherché.

Une désillusion pourtant attendait les convives. Au moment où le festin touchait à sa fin, le propriétaire de la maison se présenta, l'air menaçant : « Femme, dit-il, voilà plusieurs années que je vous fais crédit pour votre loyer. C'est assez. Vos fils ont dû vous apporter de l'argent. Je veux être payé à l'instant.

- Mère, ne vous affligez pas, riposta l'aîné, en brandissant sa bourse. j'ai de quoi contenter cet avare », et il se mit à répéter : « *Kant Skouid! Kant Skouid! Kant Skouid!* (cent écus, cent écus, cent écus) » et l'argent de tomber de droite, de gauche e~ pièces de dix francs, en louis de vingt, en rouleaux de cent, en s1

grande quantité qu'au bout d'un quart d'heure la maison en était pleine du parquet au grenier. »

À dater de ce moment, la misère qui tant s'acharne sur le pauvre monde, devint une inconnue au village, mais le bonheur, en y entrant ne tarda pas à souffler ses imprudents conseils. Un jour, le frère aîné déclara qu'il s'ennuyait et qu'il entendait courir le monde. Les larmes de sa mère n'y purent rien et il partit. Il arriva chez un puissant prince dont la fille était à marier : « Je serai vraiment sot, pensa-t-il, de ne pas me mettre au rang des prétendants. Je suis sûr que personne ici n'est aussi riche que moi. »

Il alla donc présenter sa requête. « Étranger, observa la jeune princesse, vous devez être de bien haute lignée pour oser prétendre à la main de la fille d'un roi.

- De haute lignée, je n'oserais l'affirmer, répliqua-t-il, mais assurément de grande fortune. Jugez-en plutôt! » et il tira sa bourse en répétant : « *Kant Skouid ! Kant Skouid !* » et la princesse ébahie put voir une multitude de pièces d'or qui jaillissaient de cette bourse, pressées comme des flocons de neige et qui formèrent bientôt sur le parquet un monceau de métal aux fascinants reflets.

« Pour Dieu, étranger, accordez-moi votre bourse, supplia-t-elle, et je jure de vous donner ma main.

- Je n'ai rien à refuser à une charmante princesse telle que vous, déclara galamment le jeune homme. Prenez-la! »

Or, à peine la bourse était-elle en sa possession que la perfide femme commençait à pousser les hauts cris, affirmant que cet étranger avait cherché à blesser son honneur. Le malheureux eut tout juste le temps de sortir du château. Il s'enfuit, poursuivi par les serviteurs du prince, et retourna chez sa mère, plus pauvre qu'il ne l'avait jamais été.

Au récit de sa mésaventure, son frère cadet fut pris d'un rire bruyant : « En vérité, s'écria-t-il, tu ne t'entends guère à faire la cour aux jeunes princesses. Sans doute tes déclarations n'auront pas été de son goût, et, pour te punir, elle t'aura joué ce vilain tour. Gageons que je réussirai mieux. »

Hélas! le fanfaron avait trop présumé de ses forces. Il n'avait pas séjourné deux heures au château que la princesse lui enlevait sa nappe et le faisait jeter impitoyablement à la porte. L'oreille basse et la mine déconfite, il rentra chez sa mère, jurant un peu tardivement qu'on ne l'y prendrait plus et maudissant son infortune.

« À quoi sert de te lamenter? dit le troisième frère. Le mal est commis. Il s'agit de le réparer et, si cela se peut, de venger l'injure. Je m'en charge! »

Il partit à son tour vers la demeure du roi, où il arriva en un clin d'œil, porté sur son manteau. Il aperçut la princesse qui cueillait des fleurs au jardin, lui adressa son plus gracieux salut et se mit à la complimenter sur son bouquet, sur son palais, sur sa personne. L'effet attendu se produisit. Bientôt il avait conquis à tel point les faveurs de son auditrice, qu'elle lui demandait la permission de s'asseoir à côté de lui sur le manteau qu'il avait posé par terre.

« Vraiment trop honoré, princesse! » s'écria-t-il, et aussitôt qu'il la vit en place, il ajouta : « Manteau, au milieu de la mer! .. » Il eut à peine le temps de finir sa phrase. Déjà montagnes, fleurs et rivages avaient disparu à leurs regards et ils se trouvaient subitement en plein océan, sur une île où il y avait à peine de l'espace pour eux deux.

La surprise et la terreur de la jeune fille furent grandes.

Elle fondit en larmes. Quant à son ravisseur, il simulait l'inquiétude : « Voyons, princesse, dit-il, vous devez avoir quelques gros péchés sur la conscience, car vous pesez tellement lourd qu'il m'est impossible de nous déplacer d'ici.

- Oui, en vérité, répondit-elle; j'en ai même deux. J'ai volé à un malheureux prétendant sa bourse, à un autre sa nappe. Les voici!

- Dieu vous les rende, princesse ! reprit le jeune homme et, en attendant, je vais vous ramener à votre père ... Manteau, au jardin du roi! » Ainsi qu'un oiseau aux ailes déployées, le manteau vola par les airs et vint déposer les deux voyageurs au seuil du palais. Très poliment le jeune homme tira son chapeau : « Je vous suis bien reconnaissant, dit-il, d'avoir bien voulu m'accompagner dans cette rapide excursion, mais croyez-moi, n'oubliez jamais la vérité de ce précepte : Le bien d'autrui tu ne prendras. » Il dit et, sans laisser le temps à la princesse d'exciter les gens contre lui, il retourna chez sa mère, rendit à ses frères leur nappe et ramena la fortune que leur imprudence avait compromise.